

rience du monde, me permettent d'apprécier à leur inestimable valeur !

Enfin, l'avouerai-je ? Chose bizarre, inexplicable, n'allai-je pas jusqu'à me dire : Il est heureux pour moi que Mme Raymond soit maintenant une vieille femme, car bien qu'il n'y ait plus rien de sensuel dans ce que j'éprouve pour elle, j'aurais sans doute été mis à une rude épreuve si je l'avais retrouvée belle comme autrefois.

Ces rêveries me préoccupèrent tellement que j'éprouvai une sorte d'angoisse en apercevant la maison où j'étais attendu par Mme Raymond.

Charpentier, placé à l'une des fenêtres de l'hôtel de la *Croix-Blanche*, guettait mon arrivée. Dès qu'il m'aperçut, il descendit, et me dit tout bas :

— C'est convenu... ; la marquise de Bertheuil et son fils... sont là-haut.

A ce moment, le maître de l'hôtel vint me demander si je voulais faire dételer mes chevaux. Avant de lui répondre, je m'adressai à Charpentier :

— Qu'en pensez-vous, mon *cher marquis* ? — lui dis-je ; — ne vaudrait-il pas mieux nous mettre tout de suite en route pour la Riballièrre ? Du reste, nous allons consulter à ce sujet Mme la marquise.

Puis, me retournant vers l'hôtelier :

— Veuillez dire à mes gens de ne pas dételer... ?

Et je suivis Charpentier dans la chambre occupée par Mme Raymond et par son fils. Celui-ci, lorsque j'entraî, était à demi-couché sur son lit ; sa mère, assise à son chevet, lui parlait et me tournait le dos, de sorte que je ne pus tout d'abord l'apercevoir. Je fus presque effrayé de la pâleur et de l'altération des traits de Jean. Je ne l'avais pas revu depuis ma sortie de Sainte-Barbe ; sa taille s'était grandie, développée, son visage avait peu changé ; seulement, sa figure brune et mâle était encadrée d'épais favoris noirs, qui donnaient à ses traits un caractère encore plus viril et plus résolu qu'autrefois.

Au bruit que fit la porte en se fermant, Mme Raymond se retourna.

Il est des rapprochemens singuliers ; la première et unique fois que je l'avais vue, elle était occupée à ranger quelques papiers dans un secrétaire, et, lorsqu'elle vint à moi, j'étais resté frappé de surprise et d'admiration, car je m'attendais à trouver en elle une femme à l'aspect dur et austère.

En revoyant Mme Raymond, onze ans après, je devais éprouver plus d'admiration, plus de stupeur encore... L'on a souvent parlé de Ninon de Lenclos et d'autres femmes célèbres qui inspiraient à soixante ans et plus, des passions désordonnées ; j'avais toujours quelque peu douté de ces miracles, mais Mme Ray-

mond me rendit croyant ; elle devait avoir alors quarante-cinq ou quarante-six ans au moins, et elle m'apparaissait telle que je l'avais vue onze ans auparavant ; c'était toujours ce visage enchanteur, aux cheveux blonds cendrés, dont pas un n'avait blanchi ; ces grands yeux bleus à la fois si doux et si pénétrants, ce sourire bienveillant et fin qui parfois découvrait des dents de perle, cette physionomie sérieuse comme la sagesse, sereine comme la vertu, attrayante comme la grâce ; enfin, c'était toujours cette taille svelte et accomplie à laquelle les années avaient seulement donné un léger embonpoint.

Malgré mes vingt-neuf ans, je rougis, je me sentis troublé comme autrefois ; j'aurais peut-être trahi malgré moi mon émotion, si Jean, dès qu'il m'eut aperçu, ne s'était à demi-soulevé de son lit en me tendant les bras, et ne se fût écrié les larmes aux yeux :

— Onze ans !... onze ans !... que je ne t'ai pas vu !

Ces mots partis du cœur de Jean, me rappelèrent à moi-même, et me touchèrent vivement ; il songeait moins au refuge que je lui offrais, qu'à la joie de me revoir ; je partageai l'émotion de mon ami, et mes yeux devinrent humides. Cet entraînement passé, je dis à Mme Raymond pour m'excuser auprès d'elle :

— Pardon, madame, mais il m'a été impossible de ne pas courir d'abord à Jean.

Mme Raymond me tendit sa main charmante, que je ne touchai pas sans tressaillir, et me dit d'une voix pénétrée :

— Je rends grâce à mon fils de m'avoir réservé le bonheur de vous dire, monsieur Fernand, que vous êtes un vaillant cœur.

— Madame !

— Ne craignez rien, je n'abuserai pas de la reconnaissance. Il est des services dont on remercie une fois..., et dont on se souvient toujours... Maintenant venons au fait : M. Charpentier nous a communiqué votre projet ; nous sommes de votre avis, il est prudent et habile de changer de noms et de nous affubler de faux titres, cela déroutera les soupçons... M. Charpentier s'est vingt fois dévoué pour mon fils, pour mon frère et pour moi ; c'est l'un des hommes que j'estime le plus au monde. Je l'accepte donc parfaitement pour... *mon marquis*, — ajouta Mme Raymond avec un demi-sourire. — Maintenant monsieur Fernand..., nous partirons quand vous voudrez...

— Je suis à vos ordres, madame, — lui dis-je, — et, m'adressant à Jean : — Au moins, mon ami, tu trouveras chez moi le calme et, je l'espère, la santé. — Mais j'y songe, madame, — ajoutai-je, — ne faudrait-il pas faire prévenir un médecin de Châteauroux ?... La blessure de Jean... a peut-être besoin des soins d'un docteur ?

— Non, monsieur Fernand, notre chirur-

gien m'avait appris à panser mon fils, la blessure en elle-même n'avait pas une extrême gravité ; mais ce qu'on avait surtout recommandé à Jean, c'était le repos, le silence... l'absence de toute émotion vive..., et depuis trois jours... vous jugez... monsieur Fernand, comme ces prescriptions ont été suivies ! — ajouta Mme Raymond en jetant sur son fils un regard inquiet et attendri.

— Je t'assure, ma mère, — reprit Jean, — que sauf un peu de faiblesse et de chaleur à la poitrine, je ne me trouve pas plus mal que je n'étais à Sceaux...

— Allons, Jean, — reprit Charpentier, — ne dites pas cela... Ce serait demain ou après, un prétexte à imprudence... Il faut bien le dire, ce matin encore vous avez vomé du sang.

— Et vous me l'avez caché, — dit tristement Mme Raymond à Charpentier.

— Oui, — reprit-il, — mais maintenant que Jean peut se soigner, je ne crains pas de tout vous dire...

— Alors, madame, — repris-je, — il faut nous hâter d'arriver chez moi ; veuillez accepter mon bras, M. Charpentier aidera Jean à descendre.

Bientôt nous sortîmes de l'auberge, je fis autant que possible sonner aux oreilles des gens de la *Croix-Blanche*, les titres de *marquis et de marquise*, pendant que l'on chargeait le modeste bagage de mes hôtes sur le siège de derrière de ma berline ; et nous partîmes pour la Riballièrre.

XXXV.

— Mon cher Fernand — me dit Jean, lorsque nous fûmes en route, — je devrais peut-être confier à ta loyauté les détails de l'événement que Charpentier t'a sommairement racontés, te dire le but de la conspiration à laquelle nous avons pris part, et...

— Mon enfant, — dit Mme Raymond en interrompant son fils, — tu sais qu'il faut pendant quelque temps encore parler le moins possible, cela t'irrite la poitrine. Je vous dirai donc, monsieur Fernand, que notre première pensée avait été de ne vous rien cacher, pour deux raisons. D'abord afin de vous prouver que le but de ce complot était de ceux que l'on peut, que l'on doit fièrement avouer ; puis, parce que nous regardions ces confidences comme un devoir imposé par l'amitié ; mais nous avons songé que vous nous connaissiez assez, pour être certain que, quoique pros-crits, nous n'avions pas démérité l'estime des gens de bien.

— Pouvez-vous, madame, — lui dis-je, avoir le moindre doute à ce sujet ?

— Non, mais nous avons aussi pensé que la révélation du but de cette conspiration blesserait les justes susceptibilités de vos opinions ;

vous êtes royaliste, monsieur Fernand ; entre vos convictions et celles de Jean, il y a un abîme. Vous dire ce qu'il rêvait, ce qu'il rêve encore, ce qu'il poursuivra jusqu'à son dernier jour, comme l'idéal du bonheur de son pays, ce serait attaquer à chaque mot vos croyances, respectables parce qu'elles sont sincères ; or, à quoi bon vous choquer ainsi ? Nous sommes donc convenus, M. Charpentier, mon fils et moi, de garder le silence au sujet de ce complot, assurés d'avance que vous comprendriez nos motifs.

— Je les comprends et je les respecte, madame, tout en vous assurant, néanmoins, que je n'aurais pas été blessé le moins du monde de vous entendre exprimer une opinion opposée à la mienne.

— C'est donc convenu, monsieur Fernand — reprit Mme Raymond — pas un mot de politique... Cette résolution, aura, en outre, l'avantage d'être fort agréable à Mme Duplessis, car, à moins de situations particulières, les femmes... et avec raison, aiment peu la politique et les conspirations.

— De toutes façons, madame..., ce sujet de conversation eût été interdit en présence de ma femme.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que je n'ai pas cru devoir mettre Mme Duplessis dans notre confidence, madame : et, pour elle aussi, vous serez la marquise de Bertheuil.

Mme Raymond me regarda d'un air très surpris ; il me sembla même lire sur ses traits une imperceptible nuance de reproche, et l'expression que me causait son étonnement ne lui échappa pas, car elle reprit avec une franchise et une affabilité charmante :

— Tenez, monsieur Fernand, quoique vous ne soyez plus l'écolier d'il y a onze ans..., je suis toujours, moi, la femme sincère que vous savez. Je vous dirai donc aussi franchement ma façon de penser aujourd'hui... qu'autrefois.

— Je vous en supplie, madame...

— Eh bien ! votre réserve envers votre femme me surprend beaucoup, c'est une personne de cœur et d'infiniment d'esprit, je le sais...

— Vous savez cela, madame... ; et comment, je vous prie ? — dis-je, abasourdi d'entendre parler de l'esprit d'Albine, qui, pour moi, avait toujours été lettre-closé.

— Rien de plus simple, monsieur Fernand ; une de mes amies est fort liée avec une des parentes de votre femme. C'est ainsi que nous avons appris, il y a quelque temps, votre mariage, votre séjour ici. Or, d'après mon amie, et j'ai la plus grande confiance dans la solidité de son jugement, Mme Duplessis est non seulement une personne remplie de cœur, mais d'une raison et d'un esprit remarquables ; je vous avouerai même que si je ne vous avais pas su marié à une femme telle que la vôtre,

j'aurais hésité à engager mon fils à venir à vous... J'aurais craint de vous mettre dans une position fautive envers une femme qui n'eût pas joui de votre confiance absolue ; aussi, je me demande avec une extrême surprise comment Mme Duplessis n'est pas de moitié dans vos secrets ?

— Elle est encore si jeune, madame, si peu expérimentée, — dis-je à Mme Raymond, de plus en plus confondu de ce que j'entendais sur la prétendue supériorité d'intelligence d'Albine ; — je ne craindrais pas l'indiscrétion de ma femme, mais, au contraire, son zèle à détourner les soupçons, zèle qui les éveillerait peut-être... Et puis, enfin, vous savez, madame, que les maris ne sont pas forcés d'être galans envers leurs femmes.

— Non, monsieur Fernand, mais sincères... surtout sincères quand ils les aiment...

— Certes, madame, j'aime ma femme ; et je l'aime assez pour vous dire qu'elle est la meilleure créature du monde..., mais que la personne qui a vanté à votre amie le remarquable esprit et la haute raison de Mme Duplessis a peut-être été un peu aveuglée par une partialité de famille, très naturelle d'ailleurs... Encore une fois, ma femme a d'excellentes qualités ; mais c'est une enfant... très sauvage, très timide, et très silencieuse, parce qu'elle est un peu indolente...

— En vérité, monsieur Fernand, ce que vous me dites m'étonne au dernier point...

— Que voulez-vous, madame, j'ai dit adieu aux vanités du monde pour mener, selon mes goûts, une vie calme et retirée ; aussi, ai-je cherché et trouvé dans ma femme, non les brillantes qualités de l'esprit, mais cette douceur, cette facilité de caractère qui nous rendent l'existence douce et paisible.

— Vous vous méprenez, monsieur Fernand, sur la cause de ma surprise... ; ce qui me surprend si fort, et n'allez pas rire de moi, c'est que vous connaissiez si peu votre femme.

— Comment, madame, — dis-je en souriant, — je ne connais pas ma femme ?

— Jean vous dira comme moi, et je ne lui permets qu'un signe de tête affirmatif, que l'amie dont je vous parle nous a bien des fois entretenus de Mlle Albine Chevrier, comme d'une personne éminemment distinguée.

Jean fit un signe de tête approbatif, et Charpentier ajouta :

— Je puis vous assurer, monsieur Fernand, que je me suis trouvé plusieurs fois chez Mme Raymond quand on parlait de votre mariage, et que Jean disait : quel bonheur pour Fernand d'épouser une femme si remarquablement douée, d'après ce que l'on nous rapporte de cette jeune personne.

Jean fit de nouveau un signe de tête affirmatif, Mme Raymond reprit :

— Maintenant, monsieur Fernand, je vais

vous citer mes autorités ; votre chère femme a pour cousine et amie de pension, Mlle Hermance de Villiers, n'est-ce pas ?

— En effet, madame... elle était demoiselle de noce de ma femme.

— La mère de Mlle Hermance est très liée avec celle de mes amies dont je vous parle, et cette amie a mainte fois vu Mlle Albine Chevrier, sa cousine, avant son mariage, l'a entendue causer, et, je vous le répète, mon amie a été si frappée de la conversation de cette jeune personne, alors votre fiancée, que très souvent nous nous sommes entretenues d'elle, et que, sans la connaître, je ressentais pour elle, un vif intérêt... Allons, monsieur Fernand, — ajouta Mme Raymond en souriant, — pas de fausse modestie de mari ; avouez tout le bien que vous pensez de l'esprit de Mme Duplessis, imitez-moi, lorsqu'on me fait de mon fils des éloges mérités... je les accepte très résolument.

— Voyons, me dit Jean en souriant et faisant ainsi allusion à un souvenir d'enfance, — voyons, mon pauvre Fernand, *accouche donc*, pas de réticence...

— Eh bien ! madame, — repris-je en souriant à mon tour, afin de cacher ma surprise et mon inquiétude croissante, — oui... j'avais, comme vous le disiez, une modestie de mari outrée..., et connaissant la timidité, la sauvagerie de ma femme...

— Vous craigniez que Mme Duplessis nous parût au dessous de ce que l'on doit attendre d'elle.

— Oui, madame, et voici pourquoi j'hésitais à convenir d'une vérité qui pouvait, qui pourra peut-être vous sembler douteuse...

— J'ai la prétention, monsieur Fernand, d'appriivoiser assez la sauvagerie de Mme Duplessis, pour pouvoir jouir de ce charmant caractère dont on m'a tant parlé et que j'aime à l'avance. Quant à mettre votre femme dans notre confiance, je crois que vous le pourriez en toute sécurité. Croyez-moi... on nous juge mal, nous autres, en nous refusant presque toujours l'intelligence des situations difficiles ou dangereuses... Une femme de cœur, qui aime valeureusement son enfant, ou son mari, son père ou son frère, sera toujours à la hauteur des plus graves événements, dès qu'ils intéresseront les objets de son affection.

— Ah ! si madame Raymond n'était pas là, — dit Charpentier, — comme je vous prouverais par de beaux et bons faits combien elle a raison, monsieur Fernand...

— Oui, mais je suis là, monsieur Charpentier, — répondit Mme Raymond, — et M. Fernand voudra bien me croire... Du reste, — ajouta-t-elle en s'adressant à moi, — vous serez meilleur juge que personne, du moment où vous pourrez mettre Mme Duplessis dans notre secret ; seulement, je vous l'avoue, il me

sera presque pénible de la tromper... Ne me faites donc pas jouer trop longtemps à ses yeux mon rôle de marquise. Encore une fois fiez-vous aveuglément à votre femme... ; car, savez-vous, monsieur Fernand, pourquoi nous n'avons pas toute notre valeur?... c'est parce qu'on ne nous demande pas assez...

— Mon cher Fernand, — reprit Jean, — quoique ma mère me défende de parler... je te dirai avec quelle éloquence de cœur, notre pauvre Hyacinthe soutenait la thèse que soutient ma mère... Tu as connu la femme de notre ami, tu as su par lui qu'elle avait été déplorablement élevée, son esprit était à peine développé, son ignorance incroyable. Eh bien ! Hyacinthe, en lui demandant beaucoup avec une tendresse patiente, était parvenu à rendre sa femme véritablement très aimable : tu as dû en juger !

— Sans doute, — dis-je, ne pouvant dissimuler un léger embarras, — j'ai, tu le sais, vécu dans l'intimité de ce pauvre Hyacinthe jusqu'à sa mort...

— Oui... ; et dans ses lettres, il me parlait avec bonheur de votre liaison, de ton affection pour lui...

— Et nous étions très touchés, mon fils et moi, — reprit Mme Raymond. — Ce retour à une ancienne amitié prouvait la bonté de votre cœur.

— C'était tout simple, pourtant, madame.

— Non, monsieur Fernand, préférer l'intimité d'un modeste employé au monde brillant où vous aviez jusqu'alors vécu, cela prouvait beaucoup en votre faveur ; aussi Jean avait-il hâte de revenir à Paris pour compléter le *trio*, comme disait ce pauvre M. Hyacinthe. Malheureusement, lorsque mon fils est arrivé à Paris, votre ami commun était mort, sa femme absente, et vous en voyage, monsieur Fernand.

— Il est vrai, madame, le chagrin que m'avait causé la mort d'Hyacinthe, le soin de ma santé, m'obligèrent alors à quitter Paris.

— A propos, — me dit Jean, — tu sais que Mme Hyacinthe Durand s'est remariée ?

— Elle !...

— Comment ! elle ne t'a pas fait part de son mariage comme à moi !... C'est singulier...

— Sans doute sa lettre se sera égarée, mais voici la première fois que j'entends parler de ce mariage.

— Et si une fortune immense peut assurer le bonheur, — reprit Mme Raymond, — la veuve de votre ami doit être la plus heureuse des femmes.

— Elle s'est mariée richement ?

— D'après ce qu'elle a écrit à mon fils elle a épousé un Américain colossalement riche... ; elle habite Paris depuis quelques mois, son mari a acheté un superbe hôtel où, cet hiver, elle a donné, dit-on des fêtes splendides.

— Je me souviens, — dis-je à madame Ray-

mond, — que dans quelques lettres que l'on m'écrivait de Paris cet hiver, on me parlait des somptuosités d'un Américain nommé Jefferson et de la rare beauté de sa femme...

— C'est elle même, — me dit Mme Raymond ; — puisse-t-elle trouver le bonheur dans sa richesse...

— Et ne pas regretter notre pauvre Hyacinthe, — dit Jean, — ni son humble fortune de ce temps-là.

.....
Nous arrivâmes chez moi, à la nuit tombante.

Après avoir conduit mes hôtes dans leur appartement, je rentrai chez moi sans voir ma femme qui s'était couchée de fort bonne heure, me dit Mme Claude.

XXXVI.

Le soir même de l'arrivée de Jean et de sa mère je continuai mon journal.

Au point de vue où je l'envisageais, son utilité ne m'avait jamais paru plus grande et plus opportune. Voici ce que je lis.

Mai 1829.

Me voici seul.

Je cherche à me rappeler toutes mes impressions pendant cette singulière journée ; le mélange de bonnes et de mauvaises pensées dont j'ai subi l'influence.

Je démêle d'abord à travers l'espèce de chaos où est plongé mon esprit, trois points saillants :

Un vif instinct de jalousie contre Jean Raymond, quoique jusqu'à présent rien ne l'ait motivée.

Une profonde inquiétude mêlée de défiance, causée par la singulière révélation de Mme Raymond au sujet de la supériorité d'intelligence de ma femme.

Enfin (et j'ose à peine m'avouer ce ridicule écart d'imagination), je me sens sur le point de redevenir amoureux de Mme Raymond.

Pour la première fois, je crains sérieusement (pourquoi cette idée me vient-elle quand je viens de penser à Mme Raymond ?) je crains sérieusement d'avoir faussement envisagé le mariage... d'avoir oublié que s'il existe des disproportions d'âge, de fortune, de position, il existe aussi des disproportions morales extérieures.

Ainsi, quoique mon mariage avec ma femme ait été, en apparence, basé sur toutes les convenances possibles et désirables, je ne puis m'aveugler plus longtemps : il y a entre elle et moi un abîme.

Le rapport de nos âges semble proportionné, mais moralement, physiquement, j'ai cinquante ans, et Albine en a dix-huit.

Au lieu d'avoir voulu pour femme une sorte de dame de compagnie, réservée, soumise, si-

lencieuse, absolument subordonnée à moi, n'agissant, ne désirant que par ma volonté, que n'ai-je choisi une femme d'un âge mûr, lassée comme moi des bruyans et faux plaisirs du monde, douée d'un esprit à la fois charmant et élevé ; puis surtout douée de cette solidité de principes et de caractère que l'on acquiert par les années.

Une pareille femme m'eût offert dans ma solitude autant de ressources d'intelligence que de sécurité...

J'aurais trouvé dans une compagne, une amie, au lieu d'une subordonnée, que je domine, mais dont je me défie..., et qui, sans doute, me craint plus qu'elle ne m'aime...

Et toujours, à travers ces pensées le souvenir de Mme Raymond me revient à l'esprit, comme point de comparaison.

— Eh bien ! oui, depuis que je l'ai revue, je me dis qu'une telle femme eût été pour moi une adorable compagne.

— Allons, je suis fou, archi-fou ; rien de plus insensé que ce revirement subit, que cette première tendance vers une désillusion, dont les conséquences sont épouvantables.

Non, rien de plus insensé ! Albine est ma femme, et Mme Raymond ne peut ni m'aimer, ni être ma maîtresse ; Mme Raymond a quarante-cinq ans ; elle est la mère de Jean, contre qui je ressens une jalousie d'instinct : chose étrange, je n'aime ni n'ai jamais aimé ma femme, et cependant mon sang s'allume, il me monte au cœur des bouffées de haine, de rage à la seule pensée d'être un mari trompé comme tant d'autres !

Ah ! maudite soit ma sottise générosité ; pourquoi ai-je introduit Jean chez moi ?

Où, mais aussi j'ai le bonheur d'offrir un asile à sa mère, de mériter sa reconnaissance ; et d'ailleurs il faut compter sur l'imprévu, tel ou tel événement peut amener le départ de Jean, sans que sa sûreté soit compromise... Mais, alors, sa mère part avec lui... et je me retrouve seul à seul avec Albine...

Alors, nouvelle complication, nouvelle anxiété. Je ne veux pas m'abuser ; il faut sonder toute la profondeur de l'abîme où je tombe.

De deux choses l'une : ou Albine est ce que je l'ai toujours crue, une bonne créature, simple, inoffensive, d'un esprit borné, d'un caractère facile d'une nature indolente et soumise, se contentant du bien-être matériel que je lui procure ;

Ou bien Albine est réellement une femme d'une intelligence supérieure ; et depuis notre mariage elle a eu l'adresse, la fourberie de jouer à mes yeux l'ingénue, je dirais presque la sottise.

En ce cas, quel est son but ? Pourquoi cette dissimulation ? Qu'attend-elle ? pour se révé-

ler ? Et si son imagination est réellement vive, son esprit distingué, quoi de plus dangereux que cette concentration, que ce repliement sur elle-même, au milieu de notre vie solitaire. Tôt ou tard cela ne finira-t-il pas par un éclat désastreux ?

Et ce n'est pas tout... car, en vérité, plus je creuse ma situation, plus elle m'effraie... Cette répugnance, cette aversion que j'ai inspirée à Albine la première nuit de nos noces, je m'en félicitais, parce que je croyais ma femme candide et naïve ; mais quelles dangereuses conséquences cette aversion ne peut-elle pas avoir pour l'avenir, si ma femme n'est pas ce que je croyais ? Aurais-je dû oublier avec quelle netteté d'expression, lorsque j'ai cédé à un moment de fol entraînement, Albine m'a dit :

— Prenez-garde ne me réveillez pas...

J'étais donc stupide ! A cette heure, que j'y réfléchis, ce mot profond devait me frapper comme une soudaine révélation, et je n'y ai vu qu'un heureux hasard d'expression ! Et cette jeune femme, pour ainsi dire vierge encore, belle, pleine de vie, de santé spirituelle et profondément dissimulée, puisqu'elle a su jusqu'ici m'abuser, cette jeune femme à qui j'inspire tant de répugnance va se trouver demain, dans une intimité de tous les jours, de tous les instans avec Jean Raymond, doué comme il l'est !...

Mais c'est ma perte ! mais c'est pour moi le déshonneur, le ridicule ! mais, à moins d'être insensé, je ne peux pas m'exposer à un danger pareil, à un danger certain ! Bien niais je serais de croire Jean capable de respecter les lois de l'hospitalité. Les devoirs de l'amitié..., sornettes que tout cela ! Est-ce que la passion raisonne ! Les devoirs de l'amitié... eh ! qui me dit que les outrageant comme moi, il n'a pas été aussi l'amant de la femme d'Hya-cinthe, ainsi que je l'ai souvent soupçonné ? En ce cas, pourquoi Jean serait-il plus scrupuleux envers moi ? Les devoirs de l'hospitalité, mots creux et sonores ! Est-ce que malgré ce qu'il y a de fou, de honteux dans la renaissance de mon amour pour Mme Raymond, je ne le sens pas déjà près de me dominer ?

Oh ! être toujours ramené dans ce cercle infranchissable de désolantes alternatives :

Ou le séjour de Jean et de sa mère chez moi sera de peu de durée, et alors, avec mon fol amour au cœur pour une femme de quarante-cinq ans, je resterai dans ma solitude, tête-à-tête avec Albine, qui ne m'inspire plus qu'éloignement et défiance ;

Ou le séjour de Jean se prolongera, au contraire, et il est à craindre que mon amour pour Mme Raymond s'augmente de jour en jour, avec une violence égale à ma jalousie contre Jean.

Mai 1820.

Etrange, étrange journée que celle-ci.

Mettons un peu d'ordre dans mes souvenirs.

Le sommeil avait un peu calmé mon agitation d'hier soir ; à mon réveil j'ai envisagé ma position plus froidement ; après m'être reproché d'avoir, dans mon exagération, considéré le possible, peut-être même le probable, comme une certitude ; reprenant confiance dans l'honorabilité de Jean et dans la vertu de ma femme ; je me suis efforcé de chasser de ma pensée le souvenir de Mme Raymond. Je me promis enfin, dans le cas où ma jalousie aurait quelque droit de s'éveiller à l'endroit de Jean de lutter au moins avec lui, et de me montrer, dès le jour même, envers ma femme aussi empressé, je dirais presque aussi *galant*, que j'avais été jusqu'alors froid et peu soigneux.

J'ai donc ce matin renoncé aux gros souliers à guêtres de cuir, aux épais babits de velours, et à mon vieux chapeau gris bossué, pour une élégante toilette du matin, telle que je la faisais, lorsque dans mon *beau temps* je menais la vie de château chez quelque une de mes maîtresses. Au grand étonnement de M. Dupin, mon valet de chambre, je lui ai dit d'apporter son fer à friser et de me *coiffer*, chose tout à fait inusitée depuis mon séjour à la Riballière. Tout ceci est puéril, mais significatif, en cela que, malgré mes sages résolutions de ce matin, je crains de m'avouer ce soir que cette résolution d'élégance avait un double but : lutter d'avantages extérieurs avec Jean, et paraître le mieux possible aux yeux de Mme Raymond.

Lorsque je fus habillé, j'envoyai mon valet de chambre savoir des nouvelles de mes hôtes et dire à Mme Claude de prier ma femme de m'attendre chez elle avant de se rendre à l'église.

— J'appris que M. le marquis et Mme la marquise avaient bien passé la nuit, mais que monsieur leur fils était souffrant et qu'il resterait couché toute la journée.

Au bout d'une demi-heure je me rendis chez ma femme ; je fus plus frappé que je ne l'avais été jusqu'alors peut-être, de la transparence de son teint si pur, si rose, de cette fraîcheur matinale, si charmante chez les très jeunes femmes. Était-ce illusion ? Je ne l'avais jamais trouvée si jolie ; j'en fus contrarié, en pensant à Jean ; puis me rappelant la révélation de Mme Raymond au sujet de l'esprit d'Albine, je tâchai de surprendre, soit sur sa physionomie, soit dans son langage, quelque indice qui pût m'éclairer.

Je remarquai d'abord un léger mouvement de surprise que ma femme ne put réprimer à ma vue.

— Ma chère amie, — lui dis-je, — je vou-

drais vous demander pardon de vous déranger si tôt ; cependant, en vous voyant à peine éveillée, si fraîche et si belle, je n'ai pas le courage de regretter mon indiscrétion...

Albine continuait de me regarder avec une expression d'étonnement si marqué que je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Mais qu'avez-vous donc, ma chère amie !

— Vous venez chez moi pour me faire des compliments sur ma beauté..., vous avez quitté vos habits campagnards... ; cela m'étonne, rien de plus...

A ces premiers mots d'Albine, je craignais, mais trop tard, d'avoir agi maladroitement en changeant de costume et de langage, et, cachant mon embarras par un sourire affectueux je repris :

— Si je vous adresse rarement des compliments sur votre fraîcheur matinale, ma chère Albine, c'est que je n'ai pas toujours le droit d'entrer chez vous de si bonne heure ; mais il ne s'agit pas seulement de rendre hommage à votre beauté, je viens aussi vous rappeler que nos hôtes sont arrivés d'hier soir, et qu'il est indispensable que je vous les présente ce matin.

— Allons — me répond Albine d'un air nonchalant et contrarié — résignons-nous, puisqu'il n'y a pas moyen d'échapper à cette corvée ? Et elle durera le moins longtemps peut-être...

— Elle durera le moins longtemps qu'il se pourra, si elle vous est désagréable... Je le comprends, d'ailleurs, lorsqu'on a joué comme nous, ma chère amie, de la douce liberté d'une vie intime et retirée, on regrette le moindre dérangement à ses habitudes.

— Mon Dieu, que c'est donc ennuyeux, je ne vais savoir que leur dire, à vos amis !

— Rassurez-vous, vous n'aurez pas à faire de grands frais, le marquis et sa femme sont des personnes très simples, sans prétentions et sans façons.

— Alors, mon ami, pourquoi avez-vous fait ces frais de toilette et d'élégance ?

— S'il faut vous le dire... pour vous ma chère Albine...

— Pour moi ?

— Vous êtes ordinairement pour moi fort indulgente, et vous me tenez assez compte de mes occupations agricoles pour excuser chez moi une certaine négligence de costume et d'habitudes... Je vous en sais un gré infini mais je ne voudrais pas que des étrangers me crussent capable de manquer d'égards envers vous. Ceci, je l'espère, vous expliquera ce que vous appelez : mes frais d'élégance. Pour revenir à nos hôtes. M. de Berteuil est un homme simple et bon, Mme de Berteuil... une femme très distinguée, remplie de déférence pour son mari et de tendresse pour son fils. Quant à ce-

lui-ci... comme il est très souffrant d'une maladie de poitrine, et que la route l'a beaucoup fatigué, vous ne le verrez pas aujourd'hui, ni même peut-être de quelques jours... Tout ce que je puis vous dire de lui, c'est qu'il est l'un de mes meilleurs et de mes plus anciens amis.

— Alors... je le recevrai de mon mieux...

— Certainement, et je vous remercie de votre bon vouloir seulement...

— Seulement !

— J'ai un instant hésité, ma chère amie, parce qu'il s'agit de toucher un point très délicat ; mais votre extrême jeunesse, votre inexpérience du monde, votre candeur même, me font un devoir d'être envers vous d'une entière franchise...

— Quel air solennel ! de quoi s'agit-il donc.

— Le voici. Jean de Berteuil est à peu près de mon âge, et lorsqu'il sera rétabli, vous aurez à vivre avec lui dans une espèce d'intimité... puisque sa mère, son père et moi nous composerons notre société... Je vous recommande donc, en ami... en véritable ami, de vous tenir en garde... contre l'excès de cette familiarité qu'autorise la vie de campagne. Rien sans doute ne serait de votre part plus innocent. Cependant je vous prie d'être à ce sujet extrêmement réservée... Me comprenez-vous ?...

— Non... pas très bien ?

— Voyons, pourquoi ?

— Vous me recommandez d'être très réservée avec quelqu'un que je n'ai jamais vu de ma vie...

— Cela vous étonne ?

— Oui, car je ne songe nullement à manquer de réserve envers un étranger.

— Vous êtes une jeune et charmante femme, Jean de Berteuil est jeune aussi. Or, vous sentez que pour vous, pour moi, pour les convenances... il est indispensable que vous mettiez dans vos rapports avec mon ami la plus excessive circonspection.

— Ce qu'il y a de plus clair pour moi dans votre recommandation, mon ami, c'est que je dois très froidement accueillir votre ami... au lieu de tâcher de l'accueillir de mon mieux... malgré l'ennui que sa présence ici me cause ; il n'importe, je ferai à ce sujet ce que vous voudrez.

— Il y a, ma chère Albine, un milieu entre ces deux extrêmes, et certainement vous le trouverez, vous éviterez, autant que possible, les tête-à-tête que vous pourriez avoir avec Jean de Berteuil.

— Pourquoi aurais-je des tête-à-tête avec lui ?

— Il est évident que vous ne les recherchez pas, ma chère Albine, mais enfin il est de meilleur goût pour une très jeune femme

de se soustraire poliment à ces entretiens particuliers.

— Ah ça, que voulez-vous donc que votre ami me dise en tête-à-tête ?

— Rien que de très convenable, assurément ; cependant je vous répète qu'il vaut mieux suivre mes conseils.

Mme Claude vint interrompre mon entretien avec ma femme et m'avertir que M. le marquis et Mme la marquise étaient descendus au salon espérant y trouver madame.

J'accompagnai donc Albine pour la présenter à mes hôtes.

J'interromps la reproduction de ce journal par une réflexion que me suggère la lecture de ces pages écrites autrefois.

L'homme est en vérité une singulière créature.

Les recommandations que je faisais alors à ma femme au sujet de Jean par mesure de prudence, devaient non-seulement aller juste à l'encontre de mon désir ; c'était éveiller l'attention ou la curiosité d'Albine sur les suites que pouvait avoir sa familiarité avec mon ami ; et j'oubliais que dans ma vie de jeune homme, j'avais dû, pour ainsi dire, l'un de mes succès aux mêmes sortes de précautions que je prenais moi-même ; j'oubliais que c'était à peu près ainsi, qu'à l'époque dont je parle, un mari avait attiré sur moi l'attention de sa femme à force de lui répéter :

« Prenez garde, ne parlez pas trop souvent à M. Duplessis ; soyez très réservée avec lui ; c'est ce qu'on appelle un homme à la mode, toutes les femmes courent après lui ; je sais parfaitement que je n'ai pas à m'alarmer, je connais l'excellence de vos principes ; mais enfin le monde est médisant, et pour lui les apparences sont tout ; aussi la réputation d'une honnête femme se trouve-t-elle quelquefois entachée par une innocente légèreté.

Je savais cela par expérience ; je m'étais mille fois moqué de la sottise de ces maris qui croyant éteindre le feu en soufflant dessus, ne font que de l'attiser.

Et je retombais dans la grossière maladresse dont je m'étais tant moqué, et qui m'avait tant servi !

Lorsque nous entrâmes dans le salon, ma femme et moi, Mme Raymond et Charpentier s'y trouvaient déjà.

Le repos de la nuit, le bonheur de voir enfin son fils en sûreté, donnaient à la physionomie de Mme Raymond une adorable sérénité ; je l'avais vue la veille à la tombée de la nuit ; mais au grand jour, chose à peine croyable, elle pouvait pour l'éclat, pour la pureté de son teint, supporter la comparaison avec Albine.

Mme Raymond était, selon sa coutume, vé-

tué de noir, et un bonnet de dentelle très simple laissait voir ses deux épais bandeaux de cheveux d'un blond un peu plus cendré que ceux de ma femme. J'avais beaucoup vu de vraies marquises, et pas une n'avait une tournure plus distinguée, des manières plus gracieusement polies que la fausse Mme de Berteuil ; j'étais assez inquiet de la façon dont Charpentier, ancien maître sellier en chambre, remplirait son rôle aristocratique ; cette fois encore, je pus me convaincre que rien ne se rapproche plus de la dignité... que la simplicité.

Charpentier, avec sa loyale et mâle figure couronnée de cheveux presque blancs, son maintien calme, son air sévère et un peu triste, ses vêtements modestes d'une propreté extrême représentait beaucoup mieux le type du vieux gentilhomme campagnard que beaucoup de seigneurs de ma connaissance, prétentieux, édentés, ridés, fardés comme de vieilles coquettes, et qui cachaient leur âge, dont ils semblaient rougir, sous un déguisement et des manières ridiculement juvéniles.

Je remarquai que ma femme, à l'aspect de Mme Raymond ne put cacher son ébahissement naïf, de voir sans doute encore si jeune et si jolie, la mère d'un homme de vingt-huit à vingt-neuf ans.

Je me hâtai de dire à Mme Raymond :

— Permettez-moi, madame la marquise, de vous présenter Mme Duplessis ; malheureusement elle s'est trouvée hier soir assez indisposée pour être privée de l'honneur de vous recevoir.

— Mme Raymond s'inclina gracieusement. M'adressant alors à ma femme :

— Ma chère amie, je vous présente M. le marquis de Berteuil, le père de mon meilleur ami...

Charpentier salua respectueusement, et Mme Raymond dit à ma femme :

— J'espère, madame que votre indisposition d'hier n'a pas eu de suites ?

— Non, madame, je vous remercie, reprit Albine en balbutiant d'un air timide, et laissant ainsi tout d'abord tomber la conversation.

— Il y a bien longtemps, madame, que je désirais avoir le plaisir de vous connaître. — dit Mme Raymond, aussi sommes-nous venus un peu indiscrètement peut-être, rappeler à M. Duplessis l'aimable invitation qu'il avait bien voulu nous faire à Paris l'an passé...

Ma femme, de plus en plus embarrassée, ne put que répondre :

— Madame... certainement... je suis très heureuse de vous voir ici.

— Nous regrettons seulement, madame, — ajoutai-je en venant au secours d'Albine, — que la santé de votre cher fils vous ait donné quelques inquiétudes pendant le voyage.

— Oui, madame, — reprit Albine que je tâ-

chai d'encourager d'un regard, — nous regrettons beaucoup que M. Votre fils soit malade.

— Grâce à Dieu, madame, — reprit Charpentier, — notre fils a bien reposé cette nuit, il a moins souffert...

— Mais il n'est pas encore en état de venir vous remercier, madame, de l'hospitalité que voulez bien lui accorder, — ajouta Mme Raymond. Le croyant en pleine convalescence, nous sommes partis de Paris : malheureusement les fatigues de la route ont causé une rechute, et nous sommes réellement désolés de vous avoir amené ici un pauvre malade.

Ma femme n'osant ou ne sachant encore que dire, je repris en m'adressant à Mme Raymond, qui paraissait de plus en plus surprise de la pauvreté des réponses d'Albine.

— Nous n'osons, madame, vous parler des soins empressés que nous aurions donnés à Jean... car il a le bonheur de vous avoir auprès de lui... Nous ne pouvons que faire des vœux bien sincères pour son prompt rétablissement,

J'achevais à peine ces mots que j'entendis au dehors les pas de plusieurs chevaux. La fenêtre du salon où nous nous trouvions donnait sur la cour d'honneur. Ma femme, placée auprès de cette croisée alors ouverte, jeta les yeux au dehors, et dit vivement en se penchant à la fenêtre :

— Ah mon Dieu !... des gendarmes !...

XXXVII.

Albine, en prononçant ces mots qui me firent tressaillir d'épouvante : — *Ah ! mon Dieu, des gendarmes !* — s'était penchée à la croisée, tournant ainsi le dos à Mme Raymond, à Charpentier et à moi.

La mère de Jean pâlit et jeta machinalement les yeux vers la partie du château où logeait son fils. Charpentier regarda Mme Raymond avec angoisse, mais on voyait que ce n'était pas pour lui qu'il tremblait. Je leur exprimai à tous deux mes craintes par un signe expressif, mais Mme Raymond me supplia d'un geste de ne pas trahir mon effroi.

Tout ceci s'était passé en une seconde à peine, et pendant que ma femme s'était accoudée à la fenêtre.

Alors Mme Raymond, avec un calme et une aisance qui me confondaient, se rapprocha de la fenêtre, s'y appuya auprès d'Albine, et lui dit gaîment :

— Des gendarmes, madame ?... Mais c'est presque une curiosité dans votre solitude ; je demande à jouir aussi de cette cavalcade, inattendue. D'autant plus, madame, — ajouta la mère de Jean, — que ces cavaliers ne sont que l'accessoire d'une fort belle voiture qui vient de

s'arrêter... Ah ! voici qu'il en descend un monsieur de fort bonne tournure... Je ne dis pas cela au moins parce qu'il vient de nous saluer très gracieusement, madame. Et quel est donc, je vous prie, ce visiteur qui vient vous voir accompagné d'une si formidable escorte ?

— C'est le préfet du département, — dis-je à Mme Raymond avec angoisse, en me penchant par-dessus son épaule.

Je venais de reconnaître M. de Sainte-Marie. Sa présence chez moi, le lendemain de l'arrivée des proscrits, l'escorte inaccoutumée dont il était accompagné, me donnaient les plus vives inquiétudes ; aussi ajoutai-je avec anxiété, en faisant un signe d'intelligence à Mme Raymond :

— Si vous m'en croyez, madame, vous vous épargnerez un horrible ennui ; notre préfet est un pesant et insupportable bavard, ma femme va vous accompagner chez vous, et je recevrai seul M. de Sainte-Marie.

— Mais pas du tout, M. Duplessis, — me dit en riant Mme Raymond, — nous connaissons trop les devoirs de l'hospitalité envers nos chers hôtes, pour les abandonner au moment du péril... Votre préfet, est dites vous, un insupportable bavard ! Hé bien ! nous subissons bravement le bavardage de ce fâcheux. Nous partageons vos plaisirs... ne devons-nous pas partager vos ennuis... N'est-ce pas aussi votre avis, marquis ?

— Certainement, — reprit Charpentier ; et me faisant un signe, il continua : — M. le préfet a vu la marquise à la fenêtre, à côté de Mme Duplessis ; puisqu'il a salué ces deux dames, il croirait qu'on le fuit... qu'on a peur de lui, et ce serait désobligeant pour ce cher monsieur.

— Réfléchissez bien, madame, — dis-je à Mme Raymond, en m'efforçant de sourire afin de cacher mon angoisse, — le danger approche... il menace... ; dans quelques instans... il sera trop tard pour fuir... et vous aurez à subir la plus insipide des conversations...

— Avouez, madame, — dit gaiement Mme Raymond à Albine, — avouez que M. Duplessis a bien mauvaise opinion de mon courage ?

— Non, madame !... — m'écriai-je en entendant les pas d'un domestique qui précédait le préfet pour l'annoncer, — non madame, je ne doute pas de votre courage... mais je vous assure qu'en ce moment il est aveugle...

— Au contraire, mon cher hôte, — reprit Mme Raymond en me jetant un regard expressif, — mon courage est très clairvoyant, je crois.

A peine avait-elle dit ces mots que la porte du salon s'ouvrit, et l'on annonça :

— Monsieur le préfet.

J'allai vivement au devant de M. Sainte-Marie, tâchant de lire sur sa physionomie si le but de sa venue était celui que je redoutais.

Le préfet me parut contraint, ses premiers regards se portèrent sur mes hôtes, sans qu'il me fût possible de douter si c'était par défiance ou par curiosité.

— Ma chère amie, — me hâtai-je de dire à Albine en lui présentant ce visiteur importun, — M. de Sainte-Marie... notre préfet... Il a vivement regretté de ne pas vous avoir vue la dernière fois qu'il est venu ici.

M. de Sainte-Marie s'inclina.

Albine rougit ; je tremblais que sa gauche ne fût interprétée par le préfet comme une preuve du trouble que nous causait sa visite, trouble qui pouvait éveiller ses soupçons s'il n'en avait pas, ou les confirmer s'il en avait ; aussi, voulant tenter un coup de fortune, je dis à M. de Sainte-Marie :

— Permettez-moi, mon cher préfet, de vous présenter à madame la marquise de Berteuil ; elle a bien voulu, ainsi que monsieur le marquis (et je désignais Charpentier du regard), me faire l'honneur de venir passer quelque temps à la Riballière.

M. de Sainte-Marie, tout en s'inclinant, me parut jeter un regard attentif et défiant sur Mme Raymond, et s'appretait sans doute à parler, lorsque la prétendue marquise lui dit à brûle-pourpoint, d'un ton presque protecteur :

— Eh bien ! monsieur le préfet, nous ferons cette année de bonnes élections dans votre département ?

— Et nous en avons besoin ! — ajouta brusquement Charpentier, de sa voix rude ; — grand besoin nous avons de bonnes élections... monsieur le préfet... il nous en faut... Il nous en faut absolument !

— Mais, madame, — reprit M. de Sainte-Marie, très interloqué de la vive entrée en matière de Mme Raymond, — je me permettrai de vous faire observer... que ce n'est pas nous, préfets... mais les électeurs qui font les élections...

— Certainement, — reprit Mme Raymond avec une aisance un peu hautaine ; — certainement, monsieur le préfet, les électeurs font les élections... de même que les moutons choisissent eux-mêmes leur chemin... le berger aidant.

— Malheureusement, madame, — reprit le préfet, — parfois les moutons au lieu de suivre aveuglément le berger, se mettent à la queue de quelques méchants béliers têtus et indisciplinés.

— Alors, à l'assommoir ! — reprit Charpentier avec un flegme imperturbable et d'une voix dure et brève ; — oui, monsieur le préfet, à l'assommoir ces mauvais béliers qui débouchent le reste du troupeau !

— Monsieur, est pour les moyens expéditifs — reprit M. de Sainte-Marie en regardant Charpentier d'un air de doute et comme s'il eût hésité à le croire de bonne foi ; — mon-

sieur le marquis est pour les remèdes héroïques ?

— Monsieur, quand je faisais la guerre de Vendée, en 92, tous les bleus qui me tombaient entre les mains étaient fusillés. Je me rappelle qu'à cinq lieues de Vitré, dans un petit village nommé Lonang... Avez-vous été en Vendée, monsieur le préfet ?

— Jamais, monsieur.

— C'est dommage... Cette localité sauvage vous eût frappée... Je vous disais donc qu'à Lonang j'avais un jour fait fusiller trente-trois bleus.

— Mais, monsieur le marquis, — dis-je à Charpentier, — ces exécutions devaient provoquer de terribles représailles ?

— Naturellement, — reprit Charpentier, — car je me souviens qu'à l'occasion de la fusillade dont je viens de parler, les bleus nous répondirent quinze jours après par le massacre d'une de nos bandes commandée par un tisserand de Mayenne surnommé la *Fileuse*. Et c'était, par ma foi, une terrible filandière que ce gars-là. Malheureusement, l'ancienne énergie de notre parti va chaque jour défailant, et jamais nous n'aurions plus besoin d'appeler à notre aide une terreur salutaire.

— Comment cela, monsieur ?

— Mais vous ignorez donc, monsieur le préfet ce qui se passe à Paris ? — s'écria Charpentier d'un air presque courroucé, en regardant M. de Sainte-Marie entre les deux yeux. Vous ne savez donc pas la nouvelle et abominable tentative des jacobins ?

Et, se tournant vers Mme Raymond, Charpentier ajouta :

— En vérité, marquise, c'est inconcevable ! Nous sommes gouvernés en dépit du bon sens !

— Comment, monsieur le préfet, — ajouta Mme Raymond avec une hardiesse qui me donna le frisson, — le gouvernement ne vous a pas prévenu de l'effrayante conspiration qui vient d'être découverte ; mais c'est inouï...

— Madame la marquise, — reprit le préfet abasourdi, il est certaines instructions confidentielles que...

— Mais, mon cher monsieur, il est impossible que vous ne soyez pas instruit de cette nouvelle-là, — dit Mme Raymond, en interrompant M. de Sainte-Marie. — Avant notre départ de Paris, d'où nous venons, nous avons su, de science certaine, et nous sommes, croyez-moi, en position d'être parfaitement renseignés *en haut lieu* ! nous avons su qu'un mouvement révolutionnaire avait été sur le point d'éclater à Paris et dans plusieurs grandes villes ; des dépôts d'armes ont été découverts, des correspondances saisies.

A ces mots, M. Sainte-Marie changea subitement de ton et ne s'adressa plus à Mme Raymond et à Charpentier qu'avec l'accent d'une profonde déférence que lui inspiraient

sans doute des personnes si parfaitement renseignées *en haut lieu*, et reprit :

— Alors, madame la marquise, puisque vous êtes instruite de faits fort graves qui ne sont encore à la connaissance que d'un certain monde politique, je puis vous rassurer et vous certifier que le gouvernement ne mérite pas vos reproches ; il veille, il est décidé à agir avec une inflexible énergie.

— Paroles que tout cela, monsieur le préfet ! Le gouvernement est d'une déplorable faiblesse. — reprit brusquement Charpentier ; — il ne sait pas sévir ! qu'il rétablisse les cours prévôtales, morbleu ! et que tout jacobin soit fusillé sans autre forme de procès ! Voilà le plus pressé ! Ensuite, on avisera !

— Soyez certain, monsieur le marquis, que le pouvoir sera à la hauteur de sa mission, — répondit le préfet, — je vous avouerai même que la tournée que je fais en ce moment a pour but d'atteindre un des chefs les plus dangereux du complot dont vous parlez, membre influent des sociétés secrètes qui avaient préparé ce mouvement... Ce misérable est en fuite... On a des versions diverses sur sa route, d'un côté on croit qu'il cherche à gagner l'Angleterre, de l'autre qu'il se rapproche du Midi par Bourges et Châteauroux. Je me suis fait accompagner de quelques gendarmes, afin de pouvoir au besoin me saisir de lui ou dépêcher des ordonnances en cas de renseignements sur sa route ; en un mot, l'affaire me paraît ainsi qu'à vous si grave, monsieur le marquis, que j'ai voulu aller recommander moi-même aux autorités communales, la plus extrême surveillance ; et, en passant à Chambly, j'ai un peu dévié de ma route pour...

Ici le préfet s'interrompit une seconde, comme par réticence et reprit aussitôt :

— Je désirais voir M. Duplessis et lui laisser, en tous cas, le signalement de l'homme que l'on cherche, car il est du devoir de tous les bons royalistes de prêter assistance à l'autorité dans de si graves circonstances.

En disant ces mots, M. de Sainte-Marie me remit un signalement imprimé que je plaçai sur une table auprès de moi ; et je dis au préfet :

— Vous pouvez être certain, mon cher M. de Sainte-Marie, que dans cette circonstance j'agirai, comme toujours, en bon royaliste.

— Eh bien ! monsieur le préfet, — reprit Charpentier, — en présence de ce qui se passe, vous étonnez-vous encore de ce que je demande l'emploi des moyens héroïques ?

— Le fait est, monsieur le marquis, — reprit M. de Sainte-Marie, — que la violence toujours renaissante des révolutionnaires légitime la répression la plus impitoyable.

— Et cette violence des révolutionnaires, — reprit Charpentier, — pourquoi renaît-elle sans cesse ? Parce que l'autorité, je vous le